

Chapitre 1

Vercingétorix et Jules César

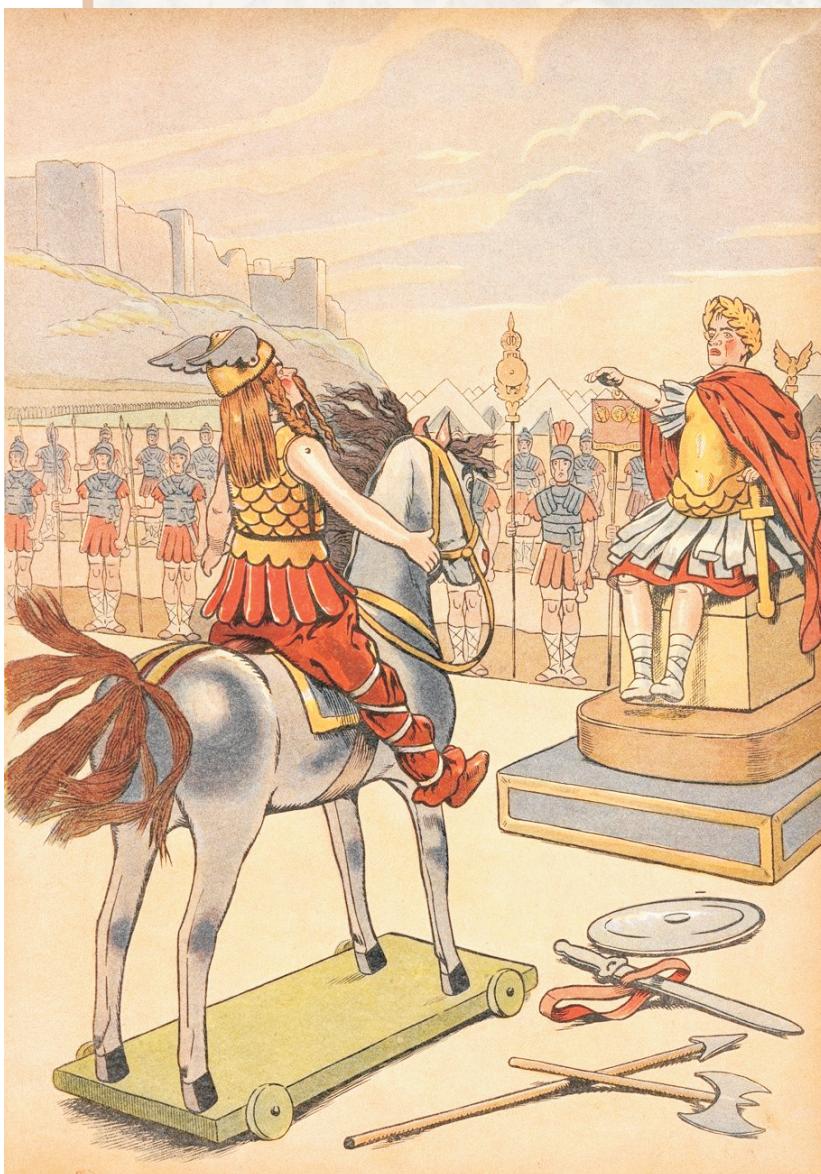
Il y a bien, bien longtemps, dans un temps si lointain que les arrière-grands-parents de nos arrière-grands-parents n'ont pas pu le connaître, notre pays s'appelait la Gaule. Il était couvert d'immenses forêts. Et Paris n'était qu'un petit village qui tenait dans une île de la Seine.

Ses habitants, qui s'appelaient les Gaulois, étaient de haute taille et ils portaient de longues moustaches qui leur donnaient un air guerrier. Ils aimaient par-dessus tout à entendre de beaux discours et à se battre. Ils étaient si braves, qu'ils disaient : « Nous ne craignons qu'une chose, c'est que le ciel tombe sur nos têtes. »

EC'est pourquoi ils étaient parfois guerroyer dans les pays voisins. Ils prirent même la grande ville de Rome, et les Romains furent épouvantés comme s'ils avaient vu entrer des sauvages. Beaucoup s'enfuirent ; mais les vieux sénateurs étaient restés chez eux, assis sur leurs chaises, pour donner l'exemple du courage... Les Gaulois étaient si naïfs, qu'ils prirent ces vieillards pour des statues. L'un d'eux, afin de s'en assurer, tira la barbe d'un sénateur, qui lui donna un coup de bâton. Alors les Gaulois les tuèrent tous.

RLes Gaulois vaincus obligèrent les Romains à leur payer une grosse somme d'or que l'on devait peser dans une balance et ils apportèrent de faux poids. Comme les Romains se plaignaient, le chef gaulois Brennus jeta son épée dans la balance et s'écria : « Malheur aux vaincus ! » Mais les Gaulois devaient être plus tard vaincus par les Romains, qui n'avaient pas oublié le mot de Brennus. Ce qui prouve que, dans ce monde, c'est à chacun son tour.

TDe longues années passèrent encore pendant lesquelles les Gaulois vécurent sans soucis, croyant bien qu'ils seraient toujours les maîtres chez eux. Ils aimaient beaucoup les fêtes, les grands repas, la poésie et les chansons. Leurs prêtres s'appelaient les druides. Ils cueillaient le gui dans les arbres, en grande cérémonie. C'est en souvenir des druides qu'on vend encore du gui dans les



Vercingétorix et Jules César. Illustration extraite de *Jouons à l'Histoire. La France mise en scène avec les joujoux de deux petits Français* de Job et Georges Montorgueil, paru en 1908

qu'on raconte de Clovis, soit vraie. Mais s'il fut un grand roi, et très intelligent, il était tout de même resté un peu barbare.

Chapitre 4

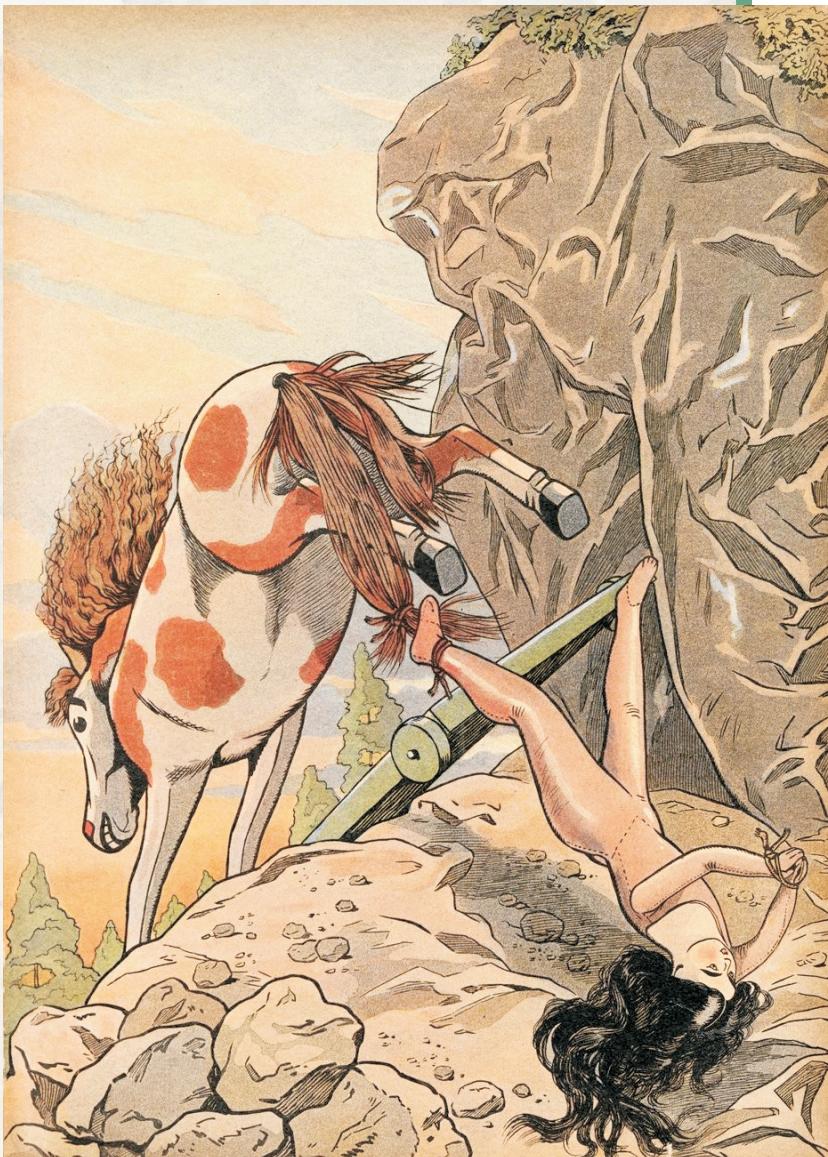
Les Rois fainéants

A sa mort, ses fils se partagèrent son royaume. C'était une mauvaise habitude qu'avaient gardée les Francs, car un pays ne se partage pas comme un champ. De plus, ils étaient très jaloux les uns des autres et se battaient souvent entre eux. C'est pourquoi les descendants de Clovis perdirent l'héritage qu'il leur avait laissé.

On raconta alors cette légende. Une nuit que Childéric, père de Clovis, dormait, la reine Basine le réveilla et lui dit : « Ô roi, lève-toi, et ce que tu verras dans la cour de la maison, tu viendras le dire à ta servante. » Childéric, s'étant levé, alla dans la cour. Il vit passer des lions, des tigres et des léopards, et revint vers Basine, qui lui dit : « Ô mon maître retourne dans la cour, et ce que tu auras vu, tu le raconteras à ta servante. » Cette fois Childéric vit des loups et des ours. Et la troisième fois il vit des chiens qui se battaient et qui se mordaient jusqu'au sang.

A « Ce que tu as vu, dit alors la reine Basine, arrivera en vérité. Notre fils Clovis sera un lion. Ses fils seront des tigres et des léopards. Les fils de ses fils seront des loups et des ours. Et les chiens que tu viens de voir ruineront le royaume. »

TEn effet, les Mérovingiens, descendant de Clovis, eurent entre eux de sanglantes querelles, et presque tous périrent de mort violente. Les femmes elles-mêmes s'en mêlèrent. Frédégonde, reine d'Austrasie, ayant fait assassiner sa rivale Galswinthe, sœur de Brunehaut, reine de Neustrie, il y eut une guerre atroce. À la fin, Brunehaut, ayant été vaincue, fut attachée à la queue d'un cheval emporté. Tant de crimes portèrent malheur à cette famille



Supplice de Brunehaut. Illustration extraite de *Jouons à l'Histoire. La France mise en scène avec les joujoux de deux petits Français* de Job et Georges Montorgueil, paru en 1908

Chapitre 8

Hugues Capet

Les Capétiens avaient trois grandes qualités par lesquelles ils étaient bien français. D'abord ils étaient braves. Ensuite ils étaient honnêtes et sincères. Enfin leur bravoure et leur loyauté ne les empêchaient pas d'être adroits et patients. Avec ces qualités-là, on fait de grandes choses.

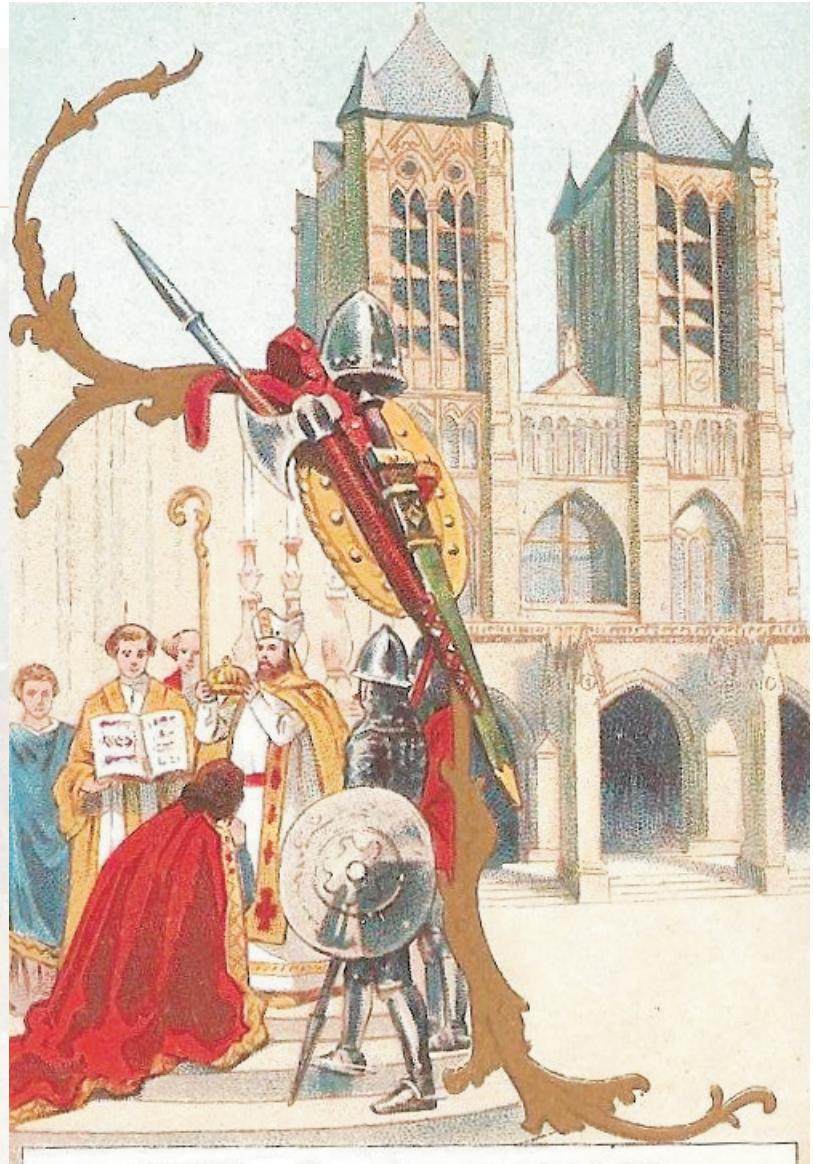
Renonçant pour le moment à être rois, ils se contentèrent d'être ducs de France. Et au lieu de combattre les derniers Carolingiens, ils s'allierent à eux par des mariages. Et il arriva en l'an 987 (encore une date que vous retiendrez), que le seul descendant de Charlemagne qui put prétendre au trône de France était un duc de Lorraine, vassal du roi de Germanie. Les Français ne voulurent pas, pour régner sur eux, d'un prince à moitié allemand.

RAlors Hugues Capet, descendant de Robert le Fort et d'Eudes, jugea que le moment était venu de devenir roi. Une assemblée se réunit à Senlis sous la présidence d'Adalbéron, archevêque de Reims. Et elle proclama que, par la noblesse du sang et la sagesse de l'esprit, Hugues Capet, duc de France, comte de Paris et d'Orléans, était le plus digne de la couronne.

ACependant il ne fut pas reconnu par un grand nombre des seigneurs, qui se regardaient comme ses égaux et comme indépendants sur leurs terres. L'un d'eux, le comte de Périgord, ayant levé une armée pour l'attaquer, Hugues lui demanda : « Qui t'a fait comte ? » Et l'autre répondit avec arrogance : « Qui t'a fait roi ? » Sans doute Hugues Capet était roi de toute la France, c'est-à-dire suzerain de tous les seigneurs. Mais, en réalité, il n'était obéi que sur son propre domaine, qui n'était pas bien grand, puisqu'il comprenait tout juste Paris, Senlis, Orléans et Dreux, et qu'on pouvait en faire le tour à cheval en deux ou trois journées.

TC'est pourtant de là que les Capétiens sont partis pour réunir peu à peu toutes les provinces de France. Sans eux, au lieu de former une seule nation, nous en formerions trente-six. Ou bien quelques-uns d'entre nous seraient Anglais, d'autres Allemands, d'autres Italiens ou Espagnols.

Hugues Capet mourut peu d'années après son élection. Mais quarante de ses descendants allaient régner sur la France et la servir, comme Robert le Fort, leur ancêtre, fils du boucher de Dreux.



NOYON. — Sacre de Hugues Capet, 987.

Sacre de Hugues Capet. Chromolithographie du XX^e siècle

Chapitre 19

Louis XI

Les Anglais qui avaient dit, après le supplice de Rouen, qu'ils étaient perdus, ne se trompaient pas. Les Français que Jeanne d'Arc avait conduits à la victoire furent saisis de fureur et voulurent la venger. Armagnacs et Bourguignons se réconcilièrent. Bientôt, comme Jeanne d'Arc l'avait dit, les Anglais furent bousés hors du royaume. Toutes les provinces et toutes les villes qu'ils occupaient chez nous furent reprises une à une. Le honteux traité de Troyes fut effacé. Charles VII, le gentil dauphin que Jeanne avait mené au sacre de Reims, était de nouveau le vrai roi de France. Quand il mourut, le roi d'Angleterre ne gardait plus que Calais. La guerre de Cent Ans était finie.

TCharles VII avait un fils, qui fut d'abord

un bien mauvais sujet et qui lui donna bien du souci avant de devenir lui-même un grand prince. Louis XI était impatient de régner. Il

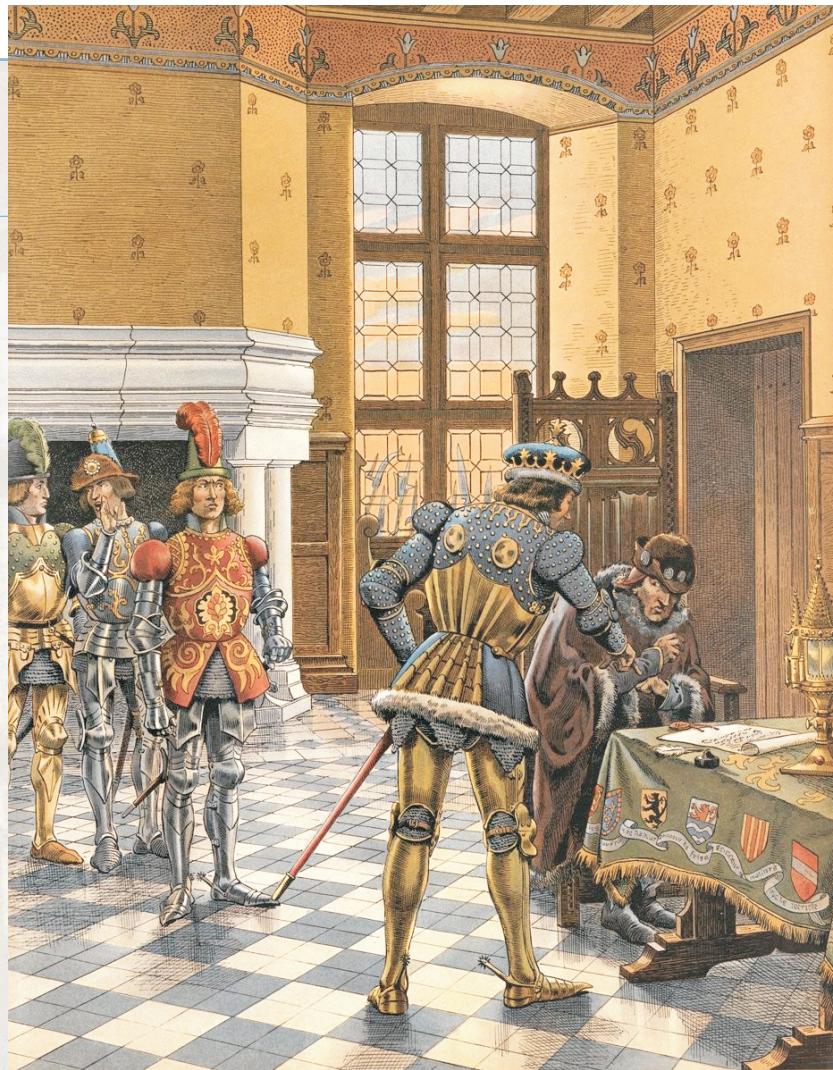
Rintriguait et conspirait contre son père avec les grands féodaux, qui trouvaient qu'il le roi était redevenu trop puissant. Même, un jour, le futur Louis XI se réfugia chez le duc de Bourgogne, qui était le principal ennemi de son père. En apprenant cette nouvelle, celui-ci s'écria : « Le duc de Bourgogne a reçu chez lui un renard qui mangea ses poules. » Il fut bon prophète, car c'est ce qui arriva bientôt.

ADès que Louis XI fut roi, il voulut être le maître dans son royaume. Les grands féodaux, qui devaient obéir comme les autres, ne furent plus du tout ses amis. Ils se liguerent contre lui avec le duc de Bourgogne, et il dut les battre à Montlhéry.

TCependant Louis XI n'aimait pas beaucoup les batailles, non qu'il les craignît, mais parce qu'il trouvait qu'elles coûtaient trop cher et qu'il y avait à la guerre trop de hasard. Il préférait agir avec patience, par calcul et par rus. C'est ainsi qu'il agrandit le royaume que son père lui avait laissé.

LLe plus grand adversaire du roi, celui qui lui donnait le plus de mal, c'était toujours le duc de Bourgogne. Et ce duc de Bourgogne, Charles le Téméraire, était ambitieux, violent, avide de conquêtes. Louis XI, au lieu de lui résister en face, essaya de s'entendre avec lui. Il lui proposa d'aller le voir comme un bon cousin pour régler leurs différends, avec la promesse qu'il pourrait repartir librement quand il voudrait. Mais à peine fut-il arrivé à Péronne, que Charles le Téméraire le retint prisonnier.

Louis XI était allé se mettre dans la gueule du loup. Il avait été imprudent, ce qui arrive quelquefois à ceux qui veulent être trop habiles. Il ne lui restait plus qu'à faire bonne figure à mauvais jeu et



Louis XI à Péronne. Illustration extraite de *Louis XI* de Job et Georges Montorgueil, paru en 1905

Chapitre 25

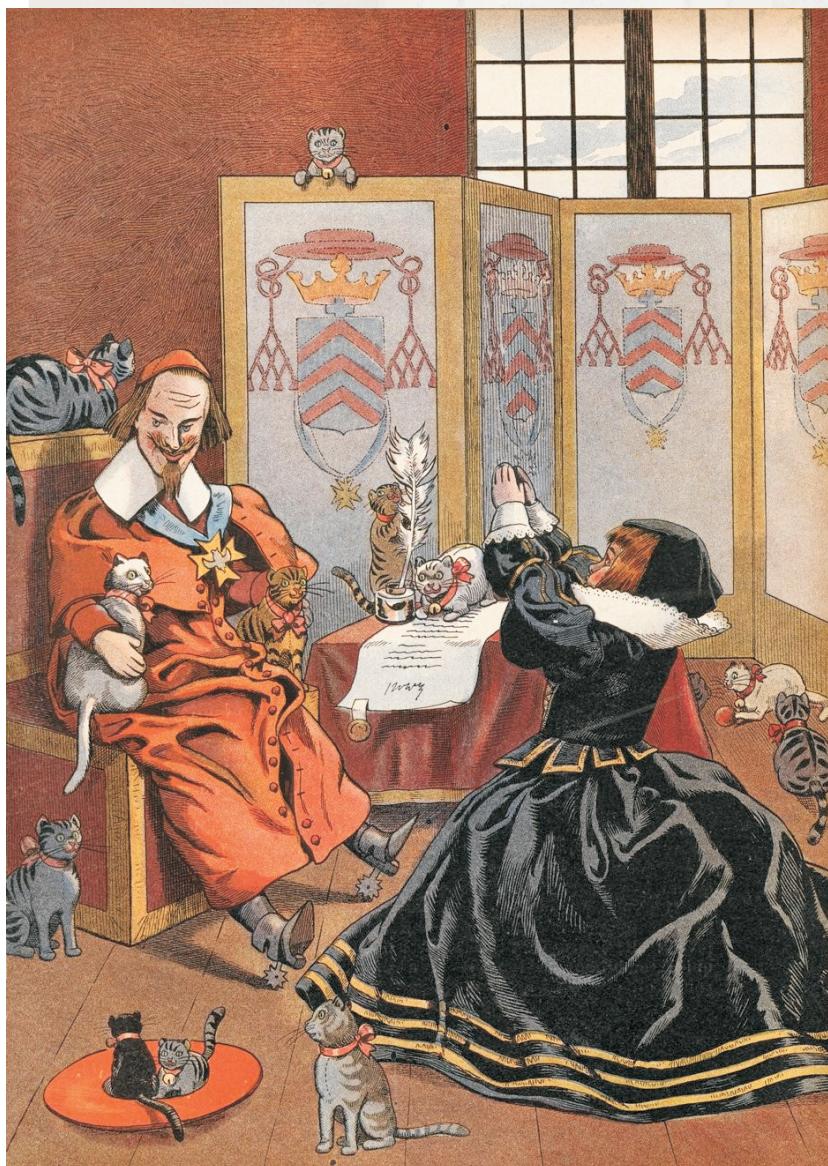
Louis XIII et Richelieu

Henri IV était mort trop tôt, car son fils, Louis XIII, n'avait que neuf ans. Et il n'y avait pas assez longtemps que l'ordre était rétabli dans le royaume pour que tout le monde consentît à obéir à la régente Marie de Médicis et à son petit garçon. Aussi, comme il était arrivé déjà tant de fois, les seigneurs féodaux se révoltèrent contre le pouvoir royal. Et les protestants, de leur côté, trouvant que l'Édit de Nantes ne leur accordait pas assez, étaient tout près de former une espèce de République, ou, comme on disait alors, un État dans l'Etat. Il s'en fallut de peu qu'on ne retombât dans les guerres de Religion.

EHeureusement Louis XIII rencontra un grand ministre, le cardinal de Richelieu. Et il le garda toujours auprès de lui, malgré les jaloux et les envieux qui essayaient de lui faire croire que le cardinal était plus puissant que le roi.

Richelieu ne voulait que la grandeur de la France, et c'est pourquoi Louis XIII ne consentit jamais à le séparer de lui. Pour que la France fût grande, il ne fallait plus que personne fût indiscipliné. Il n'hésita pas à faire couper la tête aux nobles qui conspiraient. Il envoya même à l'échafaud de jeunes gentilshommes qui, malgré la défense du roi, persistaient à se battre en duel. C'était la mode du temps et, pour un oui pour un non, on se donnait de beaux coups d'épée, qui, pensait Richelieu, eussent été mieux employés ailleurs. Deux duellistes furent ainsi décapités, quoique ils fussent de très bonne famille. Richelieu et Louis XIII, pour l'exemple, refusèrent de leur faire grâce, et cette mode meurtrière cessa.

TQuant aux protestants, pour les ramener à l'obéissance, il fallut une vraie guerre. Leur place la plus forte était La Rochelle, d'où ils recevaient par mer du secours des Anglais. Richelieu alla assiéger La Rochelle et, pour empêcher les navires anglais d'approcher, il fit boucher le port par une



Richelieu entouré de chats, qu'il adorait. Illustration extraite de *Jouons à l'Histoire. La France mise en scène avec les joujoux de deux petits Français* de Job et Georges Montorgueil, paru en 1908

place la plus forte était La Rochelle, d'où ils recevaient par mer du secours des Anglais. Richelieu alla assiéger La Rochelle et, pour empêcher les navires anglais d'approcher, il fit boucher le port par une

nations. Il n'y eut jamais tant d'écrivains célèbres. Les livres qu'ils ont écrits sont restés comme des modèles, et ce sont encore ceux qu'on fait lire dans les classes et où les Français apprennent à bien parler leur langue.



Fête donnée par Fouquet au château de Vaux. Illustration de Maurice Leloir extraite de *Le Roy Soleil* de Gustave Toudouze, paru en 1904

frontières qui avaient été celles de la Gaule et qu'elle avait perdues depuis si longtemps. Quand on parle des conquêtes de Louis XIV, il faut donc se dire que, sans ces conquêtes-là, la France compterait aujourd'hui plusieurs départements de moins.

Il commença par la Flandre, qui appartenait alors à l'Espagne, comme si les Espagnols eussent eu le droit de posséder Lille et Douai, qui sont très loin de Madrid. Louis XIV revendiqua cette province comme la dot de sa femme Marie-Thérèse. Ce fut une vraie promenade, et cette belle province fut conquise presque sans batailles.

Mais les autres pays furent jaloux, surtout la Hollande, qui était alors plus puissante qu'aujourd'hui. Les Hollandais ayant formé une ligue contre Louis XIV pour l'empêcher de garder la Flandre et la Franche-Comté qu'il avait également conquise, le roi envahit leur pays et passa lui-même le Rhin avec son armée. Mais la Hollande est aussi appelée les Pays-Bas, parce qu'elle est en effet plus basse que la mer. Avec un héroïsme digne d'admiration, les Hollandais n'hésitèrent pas à ouvrir leurs écluses, et une vaste inondation fit reculer les Français, vaincus non par le fer et par le feu, mais par l'eau.

Pour bien montrer la grandeur de son règne, Louis XIV voulut avoir son palais à lui. Désignant le Louvre, que ses prédecesseurs avaient habité, il construisit le château de Versailles. Et son ministre Colbert, qui était économie, lui reprochait souvent cette grande dépense.

Colbert était fils d'un tapier de Reims dont la boutique avait pour enseigne : *Au Long vêtu*. C'était un bourgeois, comme beaucoup de ministres de la Monarchie. Tandis que le roi mettait de l'ordre dans le royaume, il en mettait, lui, dans les finances. C'est pourquoi Versailles lui arrachait tant de soupirs. Le roi le laissait soupirer. Aujourd'hui le château de Versailles est un des ornements de la France, et l'on vient de très loin, d'Amérique même, pour le voir et pour y retrouver le souvenir de celui dont la gloire a été si grande, qu'on l'appela *le Roi-vivant* et qu'on l'appelle encore le *Roi-Soleil*.

On a peine à s'imaginer que, dans la grandeur à laquelle elle était arrivée, la France ne fût pas encore complète. Elle l'était si peu, que de grandes villes comme Lille, Strasbourg, Béziers, n'en faisaient pas partie. Aussi, continuant l'œuvre de ses ancêtres, Louis XIV eut pour ambition de rendre à la France les

**A
T
R
A
I**

l'anniversaire de la prise de la Bastille, il y eut au Champ de Mars une grande fête que le roi présida et d'où l'on vint de toutes les parties de la France. La Révolution et la Royauté avaient l'air de marcher ensemble. Mais, bientôt, l'Assemblée vota contre la religion des lois que Louis XVI, dans sa conscience de chrétien, ne crut pas devoir approuver. Ne se sentant plus libre, il voulut quitter Paris avec sa famille. Et, une nuit, il partit en voiture des Tuilleries, il fut reconnu sur la route par le maître de poste Drouet, qui compara son visage à celui qui était gravé sur les écus. Arrêté à Varennes, le roi fut ramené à Paris.

EXTRAIT

Il fut dès lors suspect. Les révolutionnaires enragés, qu'on appelait les Jacobins, et qui en voulaient autant à l'Église qu'aux prêtres qu'à la royauté, commencèrent à demander sa déchéance. On l'accusa même de trahir et de conspirer avec les émigrés, ainsi que la reine, l'Autrichienne ; car à ce moment la Révolution devint guerrière et déclara la guerre à l'Autriche, à qui les Français gardaient toujours leur animosité d'autrefois.

Chapitre 32

La Terreur

Il ne fallut pas combattre seulement l'empereur d'Autriche. Le roi de Prusse se dit que, le désordre s'étant mis en France, il lui serait facile de battre les Français et de leur prendre quelques provinces. Seulement son général, le duc de Brunswick, eut la maladresse de lancer un manifeste où il annonçait qu'il venait rendre à Louis XVI son autorité et où il menaçait de détruire Paris.



Louis XVI est guillotiné. Gravure anonyme de 1793

Alors les Jacobins envahirent les Tuilleries en réclamant l'arrestation du roi. Toujours bon, Louis XVI refusa de se défendre et empêcha sa garde suisse de tirer sur le peuple. Il alla se livrer avec sa famille à la Convention, c'est-à-dire à l'Assemblée, qui prononça aussitôt sa déchéance et le fit enfermer à la sombre prison du Temple. Ce jour-là, 10 août 1792, la Monarchie, qui durait depuis Hugues Capet, c'est-à-dire depuis huit cents ans, fut abolie. Et les révolutionnaires affectèrent de ne plus appeler Louis XVI que Louis Capet.

EPENDANT ce temps, les Prussiens envahissaient la France. Alors ce ne fut plus seulement la Révolution, ce fut la Terreur. On ne voyait partout que des traîtres. À la nouvelle de la prise de Verdun, la foule, excitée par Danton, envahit les prisons et égorgea les royalistes et un grand nombre de prêtres qui y étaient enfermés. Ce furent les fameux massacres de septembre.

AHeureusement, tandis que les massacres promenaient des têtes au bout de leurs piques, des volontaires étaient accourus au cri de « la Patrie est en danger » et ils étaient allés rejoindre ce qui restait de l'ancienne armée pour tenir tête aux Prussiens. Ceux-ci se heurtèrent à une résistance qu'ils n'attendaient pas. Arrêtés à Valmy, ils préférèrent quitter la France pour aller partager la Pologne. Peu après, les Autrichiens, qui étaient arrivés jusqu'à Lille, furent battus à Jemmapes.

ILa République, proclamée le lendemain de Valmy, commençait par des victoires. Mais le danger était toujours grand, et les ennemis du dehors menaçaient la France d'une grande coalition. « Jetons-leur en défi une tête de roi ! » s'écria Danton. Dès lors, la mort de Louis XVI fut résolue. Il passa en jugement et fut condamné à avoir la tête tranchée par un instrument qui avait déjà beaucoup servi, la guillotine, inventée par un certain docteur Guillotin.

Le 21 janvier 1793, Louis XVI fut conduit à l'échafaud après avoir fait ses adieux à la reine et à ses enfants. Sa résignation fut admirable, car il avait toujours été doux, faible et irrésolu, et de là lui étaient venus ses malheurs. Beaucoup de personnes pleuraient en le voyant passer. Quand il fut livré au bourreau, il voulut parler à la foule. Il put dire seulement : « Dieu veuille que ce sang ne retombe pas sur la France ! » car le terrible Santerre leva son sabre, les tambours retentirent, et la tête du roi, fils de Saint Louis, tomba dans le panier.

Bientôt Marie-Antoinette elle-même fut exécutée à son tour, tandis que le petit dauphin, resté



Louis XVII emprisonné au Temple. Illustration extraite de *Jouons à l'Histoire. La France mise en scène avec les joujoux de deux petits Français* de Job et Georges Montorgueil, paru en 1908